

L'homme exorbité

Réflexion sur la notion de fatigue culturelle chez Hubert Aquin

Daniel Jacques

Volume 3, numéro 1, automne 1992

La fatigue culturelle du Canada français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800905ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800905ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jacques, D. (1992). L'homme exorbité : réflexion sur la notion de fatigue culturelle chez Hubert Aquin. *Horizons philosophiques*, 3(1), 1–9.
<https://doi.org/10.7202/800905ar>

L'homme exorbité

Réflexion sur la notion de fatigue culturelle chez Hubert Aquin

Le Canada français est en état de fatigue culturelle et, parce qu'il est invariablement fatigué, il devient fatigant.
Hubert Aquin

1. Introduction

Il y a trente ans, Hubert Aquin a tenté, dans un texte intitulé «La fatigue culturelle du Canada français», de répondre à la critique portée par Pierre Elliott Trudeau contre le nationalisme. Depuis cette époque, l'ensemble de la société canadienne-française — et tout particulièrement le Québec — a évolué de façon significative. L'État québécois, par exemple, a étendu le champ de ses activités et renforcé ainsi son influence sur la société. Par ailleurs, la culture québécoise, que ce soit en sciences ou en art, est reconnue aujourd'hui de par le monde pour sa vigueur et son originalité. Considérant cette évolution, certains intellectuels en sont venus à la conclusion que la question de l'identité de la nation québécoise n'est plus à l'ordre du jour et que le problème qu'il nous reste à résoudre n'est plus que politique. Il s'agit en somme d'adapter les institutions publiques à la réalité sociale. Dans ce contexte, quel intérêt y a-t-il à revenir à la pensée politique d'Aquin et, plus précisément, à s'interroger sur la notion de «fatigue culturelle»?

Quelles que soient les apparences, la réflexion d'Aquin sur la culture et ses rapports au politique conserve aujourd'hui toute sa pertinence. Elle nous permet notamment d'interpréter la singulière ambivalence démontrée par le peuple québécois quant à son destin politique. Davantage, il nous est donné de mesurer, par ce retour au texte d'Aquin et, par conséquent, à celui de Trudeau, les dimensions et les limites du débat public sur la place de la société québécoise dans la Confédération canadienne. Pour l'essentiel, nous sommes confrontés aujourd'hui au même dilemme qu'autrefois. Il suffit pour s'en

convaincre de rappeler que, pour Aquin, la nation québécoise ne saurait être regardée comme une province parmi les autres — dans le débat actuel, nous dirions égale aux autres — sans que soit niée sa réalité historique. C'est pourquoi comprendre les limites et la portée politique du discours d'Aquin sur la fatigue culturelle, c'est se donner le moyen de dépasser les incompréhensions qui nous déterminent et nous condamnent à répéter inlassablement les mêmes discours et les mêmes gestes.

2. La fatigue culturelle

La pensée politique d'Aquin se définit comme une pensée de l'exil. Elle a son fondement dernier dans une singulière expérience de ce que nous pourrions appeler le dépaysement intérieur. Comme Aquin le signale lui-même, sa critique de l'article de Trudeau, «La nouvelle trahison des clercs», n'est pas «exempte de motivations»¹. Elle résulte d'une démarche personnelle de l'auteur en vue de se reconquérir, c'est-à-dire en vue de sortir de cette «exorbitation» malsaine dont il reconnaît les signes tout autant dans sa propre pensée que dans celle de Trudeau : «Je suis moi-même cet homme "typique", errant, exorbité, fatigué de mon identité atavique et condamné à elle².» Aquin se sait malade de ce qu'il dénonce — la tentation du dépaysement radical et définitif — et l'écriture s'offre à lui comme le moyen d'une rémission espérée, d'un retour au pays à la manière de Joyce : «Joyce n'a trouvé un sens à l'exil que dans un "repayement" lyrique³...» Il s'est agi pour lui de s'exorciser d'un mal intérieur, de ce «déchirement stérile», en démasquant la trahison que cache la critique fédéraliste du nationalisme canadien-français⁴.

1. «La fatigue culturelle du Canada français», Montréal, *Blocs erratiques*, Quinze, 1977, p. 70.

2. *Ibid.*, p. 97.

3. *Ibid.*, p. 94.

4. Nous utilisons dans cet article l'appellation «canadien-français» malgré son caractère quelque peu anachronique. Ce faisant, nous pensons être plus fidèle à l'esprit du texte d'Aquin tout en évitant toute confusion avec le terme «québécois».

Il y aurait donc au Canada français, que ce soit du côté des fédéralistes ou des nationalistes, bien au-delà de la division superficielle des partis, un même malaise, une même «excentricité» originelle⁵. L'opinion des «constitutionnalistes», selon l'expression de Trudeau⁶, n'est donc pas autre chose que la forme intellectuelle prise par ce «refus de la globalité de la culture du Canada français⁷». Et Aquin ajoute ensuite «...l'autodévaluation [symptôme de la fatigue culturelle] a fait son oeuvre [...] s'il fallait n'en citer qu'une preuve, je mentionnerais la surévaluation délirante dans laquelle donne maintenant le Canadien français séparatiste⁸». Or, et c'est ici l'essentiel, cette «difficulté d'être» dont Aquin traque les effets et mesure l'intensité de ses mots peut subsister — aujourd'hui comme hier — sous les apparences de la réussite, qu'elle soit économique ou artistique.

Selon Aquin, la séparation opérée par les libéraux entre le politique et le culturel n'est pas que superficielle, qu'un leurre sur le plan théorique, elle est l'expression savante d'un déni de soi. En niant l'enracinement du fait politique dans l'horizon de la culture, l'intellectuel libéral parachève une démission intérieure en lui donnant la forme d'un argument. À l'inverse, le séparatisme est l'expression d'un vouloir vivre authentique. C'est dire que le destin politique du peuple canadien-français paraît indissociable de l'état de sa culture : «La caractéristique du nationalisme est d'être une expression politique d'une culture : dans le cas du Canada, il s'agit très nettement d'une aspiration à la politique⁹.» En ce sens, il n'est de question plus politique que celle de l'identité et c'est pour avoir perdu de vue cette vérité que «...le Canada français, culture agonisante et fatiguée, se trouve au degré zéro du politique¹⁰».

5. *Ibid.*, p. 96.

6. «La nouvelle trahison des clercs», *Le Fédéralisme et la société canadienne-française*, Montréal, HMM, 1967, p. 174.

7. Aquin, «La fatigue...», p. 86.

8. *Ibid.*, p. 100.

9. *Ibid.*, p. 83.

10. *Ibid.*, p. 100.

Pour Aquin, les événements de la scène politique traduisent un état d'esprit commun ou mieux, une figure collective de la volonté : « Cette culture [canadienne-française], éprise de globalité et d'homogénéité, exprime ainsi son vouloir-vivre communautaire¹¹. » C'est pourquoi, par derrière les discussions sur la répartition des pouvoirs entre les provinces et sur le fonctionnement des institutions fédérales, c'est le destin de la culture canadienne-française qui se joue et, plus encore, le drame intérieur qu'engendre sa « domestication¹² ». La « fatigue culturelle » qui est aussi une mort de la volonté se montre d'abord et avant tout dans le « combat intérieur » de tous ceux qui sont appelés à choisir entre le « déchirement » et « l'exil », que ce soit à Paris ou à Ottawa¹³. Et si la pensée d'Aquin conserve une actualité, c'est parce que cette « guerre civile individuelle » se poursuit aujourd'hui. Avant d'en prendre congé, il nous faudra savoir si nous sommes en paix avec nous-mêmes et si cet état nouveau est le signe d'une victoire ou d'une mort annoncée.

La fatigue culturelle résulte toujours du « déracinement » intérieur et prive ainsi la conscience individuelle de son centre d'équilibre : « Le Canadien français refuse son centre de gravité, cherche désespérément ailleurs un centre et erre dans tous les labyrinthes qui s'offrent à lui¹⁴. » Aquin relève parmi les effets de ce déracinement « l'autopunition, le masochisme, l'autodévaluation, la « dépression », le manque d'enthousiasme et de vigueur, autant de sous-attitudes dépossédées que des anthropologues ont déjà baptisées de « fatigue culturelle »¹⁵ ». Mais de tous ces symptômes, le plus important demeure l'ambivalence, c'est-à-dire une certaine difficulté à se mettre au monde, à prendre place dans l'histoire, du fait de l'indétermination, de la division de la volonté qui résulte de cette « exorbitation » : « La

11. *Ibid.*, p. 86.

12. *Ibid.*, p. 90.

13. *Ibid.*, p. 97, 84.

14. *Ibid.*, p. 96.

15. *Ibid.*, p. 88-89.

culture canadienne-française, longtemps agonisante, renaît souvent, puis agonise de nouveau et vit ainsi une existence faite de sursauts et d'affaissements¹⁶.» En ce sens, le dépaysement intérieur est la prémisse à une mutilation parce que cet homme «errant» que décrit Aquin est aussi un homme sans projet, c'est-à-dire un être déréalisé puisque privé de sa liberté la plus essentielle. L'ambiguïté politique du peuple canadien-français, nous dirions aujourd'hui québécois, paraît donc être le signe d'une déshumanisation¹⁷.

Pour l'essentiel, la réponse offerte par Aquin à la critique de Trudeau consiste à démontrer qu'il existe une logique de la volonté permettant de justifier le projet national. De plus, Aquin croit que la société abstraite dont rêve Trudeau pourrait bien se révéler non seulement injuste, puisqu'elle repose sur l'aliénation culturelle d'une partie de ses membres, mais plus encore foncièrement inhumaine. Afin d'établir son argument, Aquin doit d'abord inverser les termes de la discussion et montrer que la question se situe non pas sur le plan de la raison, là où Trudeau avait cherché à la fixer, mais plutôt du côté de la volonté. En somme, la question nationale doit être pensée comme un fait de culture parce que le politique touche aux formes de la volonté. Le débat entre Trudeau et Aquin incarne dans le contexte canadien l'opposition classique entre les Lumières et les Romantiques. Il s'agit pour l'un de juger de la société selon la raison et pour l'autre de montrer les insuffisances de cette figure de la raison et les périls qui accompagnent cet aveuglement. Ce dialogue entre l'écrivain et le politique illustre comment le projet moderne acquiert ici une forme particulière. Or, leur dilemme est encore aujourd'hui le nôtre.

16. *Ibid.*, p. 97.

17. *Ibid.*, p. 97.

3. Les origines du dépaysement

Aquin interprète ce qu'il voit selon l'esprit de son époque, les préoccupations de sa génération. Or, parmi les grands événements politiques de cette période, il faut bien sûr compter la décolonisation. Ces changements ont grandement influencé la réflexion politique au Canada français. En effet, Aquin constate l'état extrême de fatigue de la culture francophone et interprète ses observations à la lumière de l'expérience coloniale. Quelles que soient les apparences d'égalité et de justice offertes par le pacte confédéral, il demeure — et c'est le fait fondamental, la loi de ce pays — que cet ordre social s'institue sur une défaite et légalise ainsi une domination. Toute l'histoire canadienne est traversée, selon lui, par l'opposition entre les cultures canadienne-française et canadienne-anglaise, c'est-à-dire par la lutte entre les deux nations fondatrices de ce pays. Le système fédéral canadien ne peut donc fonctionner que sur la base d'une dissimulation de cette dialectique historique :

Cette superstructure fédérale, en consacrant l'apaisement politique du Canada français, ne résulte pas de la dialectique historique des deux Canada, mais de la volonté de supprimer cette dialectique, si bien qu'Ottawa, capitale entre deux cultures, règne en fait sur dix provinces¹⁸.

La fatigue culturelle est causée par une dialectique opposant un dominé et un dominant. Aquin fait sienne l'idée que l'histoire est dialectique et que celle-ci se constitue sur la base d'un rapport inégalitaire, autrefois fondé sur l'esclavage et le servage, et reposant aujourd'hui sur l'aliénation de la classe des travailleurs et de certains peuples. Si le Canadien français vit ainsi dans le refus de soi, c'est parce qu'il a intériorisé sa condition de dominé. Il a l'esprit d'un serviteur et se sent voué par nature au service de l'autre. Voilà pourquoi le Canada français accepte d'être globalement «fonctionnarisé¹⁹». Le déracinement intérieur décrit par Aquin résulte d'une dépossession originelle dont nul accommodement ultérieur,

18. *Ibid.*, p. 100.

19. *Ibid.*, p. 93.

politique ou juridique, ne saurait masquer la violence. Si plusieurs aspirent à l'exil et au dépaysement, c'est afin de fuir cette réalité humiliante, ce langage bâtard, cet esprit mutilé. Or, selon Aquin, tout en ce pays concourt à faciliter une telle démission, une telle dissolution de soi, car le succès politique, artistique ou autre est promis aux déracinés seuls : «La réussite de nos politiciens du fédéral a reposé sur leur déglobalisation culturelle²⁰.» Toutefois, par une telle trahison, car c'est bien ce dont il s'agit, le serviteur ne devient jamais un maître et reste au fond de lui-même un homme brisé.

Aquin n'est pas étranger à ce qu'il décrit, il partage avec ses semblables cette «difficulté d'être». Son histoire participe de cette déchéance commune quoiqu'il soit de ceux qui reviennent d'exil et refusent la domestication; de ceux qui cherchent à se *recentrer* en réalisant un pays véritable : «J'ai voulu l'expatriation globale et impunie, j'ai voulu être étranger à moi-même [...]. Aujourd'hui, j'incline à penser que notre existence culturelle peut être autre chose qu'un défi permanent et que la fatigue peut cesser²¹.» Toutefois, comme il le reconnaît, ce retour est un retour tragique puisqu'il lui faut surmonter un mépris ancien et profond. Et même s'il y parvient, il sait qu'une distance, une froide distance entre lui et le pays réel subsistera toujours. Quelle que soit sa défense de la culture canadienne-française, toute adhésion spontanée à celle-ci lui est désormais interdite.

Aquin sait donc que l'on ne revient pas d'exil avec l'esprit de celui qui n'a jamais connu le dépaysement. Qu'importe son engagement politique, il reste un homme «errant, exorbité et fatigué²²». C'est ce qui explique en partie l'ambivalence de son discours. Certes, cette ambiguïté provient de sa condition politique particulière, mais, en fait, celle-ci est plus profonde qu'il ne le laisse croire lui-même. Aquin et Trudeau sont des frères ennemis, ils s'opposent tout autant qu'ils se ressemblent. Ce refus et cette défense du nationalisme s'inspirent au fond

20. *Ibid.*, p. 100.

21. *Ibid.*, p. 97.

22. *Ibid.*, p. 97.

d'une même conception de l'individualité humaine, d'un même refus des valeurs traditionnelles. Et c'est en faisant appel aux valeurs de la modernité que chacun constitue son argument. Aquin écrit ainsi, «...on m'aurait mal compris si [...] on avait cru que je dépréciais l'universalisme...²³»

Bien qu'Aquin soit conduit à penser que la guerre est une fonction naturelle de l'homme qu'il faudrait peut-être «réhabiliter²⁴», il se refuse à cette solution. Oui, nous dit-il, à une «culture homogène» fondée sur une société organique souveraine », mais à la condition toutefois qu'elle ne soit pas «fermée»²⁵. Mais qu'est-ce donc qu'un corps organique sans clôture? La «Nation-État» lui paraît un concept «périmé», il lui préfère l'euphémisme État «monoculturel²⁶». Et, enfin, quoiqu'il précise vouloir situer le dialogue sur «le plan de la raison», Aquin propose finalement de résoudre la crise politique qu'il décrit par le moyen d'un projet moral fondé sur l'amour. S'appuyant sur l'autorité du père Teilhard de Chardin, il en vient à penser que «...la dialectique d'opposition doit devenir une dialectique d'amour²⁷». Ce que souhaite Aquin, c'est que la réconciliation de l'universel et du particulier s'accomplisse au moyen de l'amour. Cette conclusion est étonnante venant d'un homme révolté qui rejette la «mystique» pacifiste et qui prétend que l'histoire est dominée par la violence exercée par les maîtres sur leurs serviteurs²⁸.

Il se pourrait, pour finir, qu'Aquin n'ait pas saisi que la modernité qu'il revendique soit elle-même la source du dépaysement dont il dénonce les effets sur la culture et la politique du Canada français. En effet, la promotion de l'individu qui caractérise la modernité engage à sa suite un *arrachement* nécessaire à la tradition. Ce faisant, la société moderne s'institue sur la base d'une rupture avec le passé qui mine toutes les formes de «culture globale». L'individualiste n'est-il pas, par principe

23. *Ibid.*, p. 101.

24. *Ibid.*, p. 73.

25. *Ibid.*, p. 84.

26. *Ibid.*, p. 82.

27. *Ibid.*, p. 101.

28. *Ibid.*, p. 79.

dirions-nous, un homme sans territoire? Le *décentrement* et la fatigue morale et intellectuelle décrits par Aquin ne seraient donc pas uniquement le fait d'une culture de la défaite, mais procéderaient aussi d'un passage brutal et tardif à la modernité. En somme, le Québec — et à travers lui le Canada français — s'est abandonné à l'individualisme moderne avec d'autant plus de passion qu'il cherchait avec frénésie à se libérer de sa mémoire d'humilié.

4. Conclusion

Qu'il y ait eu au Québec un dépaysement radical, un *arrachement* violent à la tradition, modifiant en profondeur notre rapport à la culture, nous en convenons. Que cette révolution ait eu et ait aujourd'hui encore des conséquences politiques, cela aussi il faut le reconnaître. Toutefois, s'il est vrai que ce dépaysement provient non seulement de notre condition politique et de notre état culturel, mais relève aussi de notre passage à la modernité, il est difficile par conséquent de s'imaginer que l'indépendance politique de ce pays peut à elle seule produire le *recentrement* souhaité par Aquin et mettre fin à la fatigue culturelle qu'il dénonce.

Nous sommes entrés dans un monde pluriel où le centre est nulle part et partout à la fois. Il n'y a pas jusqu'au travail des artistes et des intellectuels qui ne s'inscrive dans ce processus de mondialisation et d'indifférenciation. Si telle est bien notre condition nouvelle, il s'ensuit alors que nous sommes confrontés à un dilemme capital. Ou bien ce dépaysement fondamental que semble produire l'avènement des sociétés démocratiques provoque la disparition de toute forme de «culture globale»; ou bien il devient le motif d'une nouvelle forme de culture dont l'aspect nous est encore inconnu. Il s'agit en somme de voir comment la volonté individuelle peut s'ordonner et prendre sens au milieu de ce *décentrement* généralisé qui s'annonce déjà.

Daniel Jacques
Collège François-Xavier Garneau